



**Je veux faire de ma vie
« une vie de trois-cents ans »**

我要創造人生三百歲

Mieux connaître le Bouddhisme ⑬
(法文版)

Par le Vénérable Maître Hsing Yun
Traduit par Le-Binh Tran et Claude Merny

© 2019 Fo Guang Shan
International Translation Center

Tous droits réservés

Par le Vénérable Maître Hsing Yun

Traduction
Le-Binh Tran
Claude Merny

Graphisme de la couverture
Yin Chiu

Table of Contents

La meilleure période de la vie de l'homme, ne dure que trente ans	2
La vraie vie commence au moment où l'on peut rendre service aux autres	4
Donner du prix à sa vie et travailler avec efficacité	6
Persévérer dans la splendeur de la vie à soixante-dix ans	8
L'éternelle réputation s'acquiert grâce à la détermination et non au bénéfice de l'âge	11
Procurer l'intérêt d'autrui est un critère de la longévité infinie	13
La vie est précieuse. Il faut bien utiliser chaque minute et chaque seconde	16
Gérer le temps en dépassant les limites extrêmes de la vie	19

Je veux faire de ma vie « une vie de trois-cents ans »

Il existe une histoire qui parle de « la vie de trente ans » de l'homme, mais je ne crois pas à ce genre de légende, car je veux faire de ma vie « une vie de trois-cents ans ».

« Une vie de trois-cents ans », comment est-ce possible, vous demandez-vous ? Les huit-cent-quatre-vingts ans de Peng Zu ne sont que légende. Bodhiruci a vécu cent-cinquante-six ans et c'est certainement le plus grand âge de l'humanité tout entière. En fait, « les trois-cents ans » dont je parle ne désignent pas l'âge, mais bien l'ensemble des œuvres et actions méritoires que l'on a apportées en contribution au monde. Bien que ma vie ne dure que quelques dizaines d'années, je voudrais tout de même l'employer au maximum, pour arriver à une valeur spirituelle de « trois-cents ans ».

Parlons d'abord de « la vie de trente ans ».

La meilleure période de la vie de l'homme, ne dure que trente ans

Ce jour-là, le roi Yema est en train de juger et d'infliger ses sentences aux âmes des êtres sensibles. Frappant sur la table avec un morceau de bois, il crie : « Zhao ! Durant ta vie, tu as été un homme loyal, droit et vertueux, ayant effectué de bonnes actions et cru à la loi de la causalité. Je te fais renaître homme dans le monde des hommes, pour une durée de trente ans. » Zhao se prosterne pour rendre grâce, puis se met sur le côté.

Le roi Yema assène encore une fois le morceau de bois sur la table : « Jin ! Ecoute ! Dans ton passé, tu as été stupide et borné et tu n'as rien fait pour le monde. Tu vas renaître buffle dans le monde des hommes et ce sera aussi pour une durée de trente ans. ». Terrifié, Jin répond : « Comme buffle, je dois tirer la charrette et labourer les champs. Pour finir, les hommes vont en plus, me tuer, m'écorcher et manger ma chair ! C'est trop pénible ! Je ne veux pas trente ans : quinze suffiront. » Yema dit : « Que fait-on des quinze ans qui restent ? » Immédiatement, Zhao s'agenouille et dit : « Les quinze années du buffle, donnez-les moi ! ». Yema les lui accorde et c'est ainsi que la durée de vie de l'homme passe de trente à quarante-cinq ans.

Le roi Yema frappe encore une fois sur la table : « Sun ! Dans le passé, tu opprimais les bons et craignais les méchants, tu étais un pernicieux sans pareil et tu niais la loi de la causalité. Tu vas renaître chien dans le monde des hommes, pour une durée de trente ans. » Sun lui répond : « Yéma ! Le chien doit se contenter des restes des repas ; il doit encore garder la maison toute la journée et de plus, recevoir des coups de bâton. Moi aussi, je ne veux que quinze ans. » Zhao s'agenouille et dit : « Yéma, donnez-moi les quinze années de vie du chien ! » Et la durée de vie de l'homme passe donc de quarante-cinq à soixante ans.

Le roi Yema frappe encore une fois sur la table : « Li ! Tu as été roublard, tricheur, menteur et tu a opprimé le menu peuple. Tu vas renaître singe dans le monde des hommes, pour une durée de trente ans. » Effrayé, Li répond : « Yema ! Le singe vit dans les forêts, exposé au soleil et au vent, dans la faim et le froid. Il ne peut se nourrir que de fruits sauvages et de plus, il doit vivre tous les jours dans la terreur des flèches des chasseurs. Moi aussi, je ne veux que quinze ans. » Zhao dit encore : « Yéma, donnez-moi les quinze années de vie du singe ! » Et c'est ainsi que l'homme a une durée de vie de soixante-quinze ans.

Les buffles, chevaux, chiens et singes de notre monde, ne vivent que plus ou moins quinze ans ;

les autres années de leur vie ont été accaparées par les humains. Cependant, le roi Yéma ayant octroyé initialement aux hommes une durée de vie de trois décennies, on peut dire que le bon temps dans la vie d'un homme ne dure que trente ans : durant les trente premières années, on est élevé par les parents, éduqué par les maîtres, sans aucun souci de nourriture ni de vêtements. Tous nos désirs sont satisfaits. A vingt ans, on s'adonne aux relations amoureuses et aux voyages à travers le monde. Quelle vie merveilleuse !

La vraie vie commence au moment où l'on peut rendre service aux autres

A l'âge de trente ans, on commence à fonder un foyer, s'établir, élever et éduquer les enfants... devenant ainsi esclave de la famille et c'est en effet la vie que mènent les buffles et les chevaux. De quarante-cinq à soixante ans, les enfants sont devenus adultes, ils passent leurs journées dehors, à travailler, tomber amoureux et s'amuser. Quand ils rentrent à la maison, les parents les laissent toujours manger les premiers et se contentent de manger les restes. Puis les jeunes sortent de nouveau et ne reviennent que tard dans la nuit... Et les parents doivent encore leur ouvrir la porte ! N'est-ce pas là la vie que mènent les chiens ?

Après soixante ans, on devient vieux et l'on ne sait pas quand la vieillesse, les maladies et la mort vont arriver. On est comme le singe qui vit tous les jours dans la crainte des flèches des chasseurs. Et ce sont les années que l'on a prélevées sur la durée de vie du singe.

Ainsi, le bon temps de l'homme ne dure que trente ans. Ensuite, on devient les esclaves des enfants (vie de buffle), puis les gardiens de la maison (vie de chien). Après soixante ans, on vit dans la crainte de l'arrivée de vieillesse, des maladies et de la mort (vie de singe). On peut se demander quel est le sens exact de la vie et c'est pourtant, généralement, la situation des familles dans la société.

Dans un sūtra, figure cette histoire intitulée « Un vieillard de quatre ans », bien faite pour nous amener à réfléchir :

Quelqu'un demande à un vieillard édenté et aux cheveux blancs :

- Quel âge avez-vous ?
- Quatre ans, répondit le vieil homme.
- Sans rire ! Vos cheveux sont tout blancs : vous devez avoir au moins soixante-dix ans. Comment serait-il possible que vous n'ayez que quatre ans ?
- Aïe ! Je me sens honteux : J'ai en effet quatre-vingt ans, mais cela n'a été qu'un

accroissement d'âge sans profit. Ma vie dans le passé s'est écoulée vainement, en suivant la routine. Ma vraie vie a commencé il y a seulement quatre ans, quand j'ai fait la connaissance du bouddhisme : Durant ces quatre ans, j'ai enfin appris à chercher les vérités de la vie, j'ai réalisé le vrai sens et la valeur réelle de la vie, en exerçant de bonnes actions et en rendant service à tous. C'est pourquoi, j'estime que j'ai seulement vécu quatre ans.

En fait, la durée de vie est-elle de quatre, trente ou soixante-dix ans ? Quelle qu'elle soit, aucune n'est idéale. L'idéal serait que chaque homme puisse faire de sa vie « une vie de trois-cents ans ».

Donner du prix à sa vie et travailler avec efficacité

Je sais : la vie ne dure que quelques dizaines d'années... Comment est-il donc possible d'avoir une vie de trois-cents ans ? Hé bien, j'aménage ma vie de mon mieux : je ne prends pas de vacances, ni de jours fériés ; non seulement, j'organise au mieux le temps de ma vie mais de plus, je recherche l'efficacité au travail. En général, les gens ont besoin de plusieurs années pour bâtir une pagode ou une université et moi, j'ai créé plus de deux-cents centres de culte, cinq universités, de nombreuses écoles secondaires

et primaires, des jardins d'enfants et mené à bien d'autres activités... Avec toutes ces bonnes causes et conditions, j'ai l'impression d'avoir vraiment vécu plus de trois-cents ans.

Dans le passé, vivait un industriel japonais – M. Kōnosuke Matsushita – qui fut en fait, l'auteur de cette idée de faire de sa vie « une vie de trois-cents ans ». Non seulement il exécutait en personne les tâches, pour donner l'exemple aux jeunes générations mais de plus, il s'efforçait de former des successeurs dotés d'un esprit contributif, pour le monde politique et économique japonais. Sa réussite, il l'acquît progressivement, à partir d'un poste de jeune apprenti et dans des conditions difficiles. Surnommé au Japon « le dieu de la gestion », il avait une formule très canonique : « Quand les employés sont au nombre de cent, je dois me mettre devant eux et les diriger en leur donnant l'exemple. Quand ils sont mille, je dois me mettre au milieu d'eux pour les commander, coordonner et partager les responsabilités. Quand ils sont dix-mille, je ne peux que me mettre derrière eux, en haut du toit, en joignant les paumes des mains, pour les remercier de leur diligence et de la peine qu'ils se donnent. »

A vrai dire, dans une vie qui ne dure que quelques dizaines d'années, jalonnées de peines et de souffrances, qu'y a-t-il comme différences entre

l'homme et les animaux ? C'est pourquoi, pour pouvoir traverser les douceurs et les amertumes de la vie, nous devons transcender les phénomènes mondains, nourrir l'idée de surpasser les six destinées, nous conformer aux agissements des sages, développer au maximum les potentialités de la vie, par la sagesse, la droiture, la gentillesse, la foi en la causalité, et nous efforcer de faire de notre vie « une vie de trois-cents ans ». Ou mieux encore : essayer d'être comme le Bouddha Amitabha, déployant une vie infinie et diffusant une lumière infinie. Je vous le demande : « Voulez-vous faire de votre vie « une vie de trente ans », ou « une vie de trois-cents ans » ?

Revenons à ce que nous disions : Quelle est la durée normale de vie des hommes contemporains ? Selon les statistiques de l'ONU, l'espérance de vie est de 84.2 années au Japon, 82 en Australie, 80.3 en Allemagne, 78.6 aux Etats-Unis et 75 en Chine...

Persévérer dans la splendeur de la vie à soixante-dix ans

Je me souviens qu'en 1957, au banquet d'anniversaire de ses soixante-huit ans, Mr Zhang Qun a proclamé : « La vie commence seulement à soixante-dix ans », renversant ainsi l'idée que « Vivre soixante-dix ans est, depuis toujours, une chose exceptionnelle ».

Au Japon, vivent deux célèbres sœurs jumelles qui, à l'âge de cent-deux ans, sont encore venues à Taïwan pour faire du tourisme. Dans notre home pour personnes âgées Fo Guang, Mme Li Yichen, petite-fille du ministre Li Hongzhang de la dynastie Qing, a vécu cent-six ans. Dans le home « Maison de la bienveillance » à Yilan, M. Xu Chanxu a vécu cent-treize ans. Quand je suis allé lui rendre visite, il a même chanté et dansé !

Quelle est la région du monde qui offre la plus grande espérance de vie ? A ce que l'on dit, ce doit être la province de Xinjiang en Chine : là-bas vit une dame de cent-trente ans, doyenne de l'humanité et beaucoup d'habitants ont dépassé l'âge de cent ans.

Dans le passé, le fondateur d' « Uni-President Enterprises Corporation » – M. Wu Xiuqi – fêtait toujours son anniversaire à Fo Guang Shan. Le jour de ses soixante-dix ans, il a fait un vœu : « Si je vis jusqu'à quatre-vingts ans, j'offrirai à Fo Guang Shan, un terrain à Tainan. » Et, à son anniversaire d'octogénaire, il a effectivement tenu parole. Il me disait alors : « J'espère pouvoir vivre jusqu'aux quatre-vingt-dix ans. »

Quand il m'a dit ces mots, j'ai demandé sincèrement la faveur de Bouddha, afin qu'il bénisse le brave homme et exauce son vœu. J'ai même composé un

poème en forme libre et en langue populaire, pour
lui présenter mes vœux :

*On appelle « Cycle sexagésimal » soixante
années de vie,*

*Mais les vraies années ne commencent
qu'après la soixante-dixième.*

*A quatre-vingts ans, on est encore un petit
garçon.*

Nombreux sont les nonagénaires,

Et les centenaires ne sont pas rares.

Maître Shenxiu a vécu cent-deux ans ;

*Maître Buddhasingha pouvait être son
grand frère,*

Ananda, le Premier dans le domaine de

l'érudition, a vécu cent-vingt ans,

*Zhaozhou et Xuyun, à eux deux, totalisaient
deux-cent-quarante ans*

Et Bodhiruci en comptait

cent-cinquante-six.

En fait, tout le monde est d'infinie longévité,

*Voyons qui vivra le plus longtemps, dans le
marathon de la vie...*

M. Wu Xiuqi mourut en 2005, à l'âge de quatre-vingt-treize ans : on peut dire que son vœu fut parfaitement exaucé.

L'éternelle réputation s'acquiert grâce à la détermination et non au bénéfice de l'âge

Le bouddhisme pense que la vie est cyclique : période par période, comme une horloge qui va de une heure à douze heures, puis de douze heures à une heure, sans jamais s'arrêter. La vie ne s'éteint pas : c'est le samsara, succession des renaissances et d'existences. Ainsi, on peut dire que tous les êtres ont une longévité infinie.

A vrai dire, à quoi bon s'exclamer quand on arrive à un âge avancé ? Pourquoi ne pas saisir la vie à temps et l'apprécier à sa juste valeur ?

A l'heure actuelle, l'incompréhension entre les gens âgés et les jeunes est de plus en plus marquée, la raison principale en étant que les gens âgés ne veulent pas avancer avec le temps et que leur pensée reste souvent tournée vers l'arrière. Quand le bouddhisme parle de « Tourner la roue du Dharma », il veut dire en fait « avancer sans cesse en roulant ». Il est dit : « pierre qui roule n'amasse pas mousse », c'est pourquoi, je reste sur mes gardes : je ne veux pas être un vieil homme de quatre ans, je dois prendre la résolution de faire de ma vie « une vie de trois-cents ans.

Ce qui fait la valeur de la vie d'un homme, ce n'est pas de vivre soixante-dix ou quatre-vingts ans.

Yan-Hui¹ mourut à trente ans et pourtant, ses vertus et sa réputation ne se sont-elles pas transmises de génération en génération ? Le Grand maître Sengzhao n'a, lui aussi, vécu que trente-et-un ans ; pourtant, son *Traité Zhao* n'a-t-il pas profondément influencé la pensée du bouddhisme chinois depuis des centaines d'années ? Le célèbre général Cai Songpo, qui a répondu favorablement à la Révolution chinoise de 1911 et qui s'est opposé à la Restauration impériale chinoise de Yuan Shikai, n'a vécu que trente-quatre ans...

En réalité, le bouddhisme préconise toujours le rajeunissement. Non seulement, Bouddha a accédé à l'éveil et prêché le Dharma dès l'âge de trente-et-un ans, mais de nombreux maîtres Chan ont aussi acquis l'illumination alors qu'ils étaient très jeunes : Le sixième patriarche Huineng a connu l'Illumination à l'âge de vingt-six ans. Maître Xuanzang avait, lui aussi, une vingtaine d'années quand il a fait le Pèlerinage à l'Ouest. Le patriarche-fondateur de la pagode Foding, du Mont Putuo de Nanhai, était un novice et nous ainsi laissé la belle histoire du « Patriarche-novice créant un monastère ». C'est pourquoi un proverbe chinois dit : « La détermination ne dépend pas de l'âge. Vieillir et ne pas mourir, c'est se comporter en voleur ! ».

1 Disciple préféré de Confucius

Un jour, un enfant est monté sur le trône. Il pleurait dans le fauteuil impérial tandis qu'en bas, les hauts dignitaires le vénéraient en criant : « Dix-mille ans² ! Dix-mille ans ! Dix-mille ans ! » En réalité, comment pourrait-il y avoir une dynastie de dix-mille ans ? Tous les hommes aspirent à être appelés « Dix-mille ans », mais cette expression est tirée du traité : *Stratagèmes des Royaumes combattants* (戰國策) : L'empereur Chu dit : « Qui partagera mes joies après mes dix-mille ans ? » C'est pourquoi, on appelle aussi la mort : l'« Après les dix-mille ans ».

Procurer l'intérêt d'autrui est un critère de la longévité infinie

Pour moi, il existe une durée de vie temporelle, mais aussi celle de l'opinion, de la pensée, de l'œuvre, de l'écriture, des mérites et de la vertu. Ainsi, la durée de vie de Confucius, Mencius et Bouddha est celle de la vertu et de la pensée ; celle de Yanhui, Sengzhao et Xuanzang est celle de la sagesse et des mérites. C'est pourquoi, nous ne devons pas les comparer en fonction du temps et de l'apparence. Nous devons plutôt réfléchir à partir d'un autre point de vue car seules, celles qui ont une influence profonde et qui sont bénéfiques à tous les êtres, méritent notre attention. « Les

2 Acclamation chinoise pour les rois et les empereurs

trois impérissables » préconisés par les anciens sages chinois : Pratiquer la vertu, accomplir un exploit et rédiger des textes qui passeront à la postérité, ne sont-ils pas les critères de la longévité infinie ?

Après avoir quitté le collège bouddhiste à l'âge de vingt ans, j'ai consacré ma vie à servir tous les êtres de la société. Je n'ai jamais pris de congés et, le dimanche, je suis plus occupé que quiconque. Du matin au soir, je me suis jamais reposé, que ce soit dans la salle de classe, dans l'auditoire, sur le stade, en marchant, ou à la récréation. Jusque dans la voiture, dans le train ou dans l'avion, je suis toujours en train de travailler, d'écrire ou de lire. J'ai passé chaque jour à faire de mieux en mieux, en ne perdant pas la moindre minute ou seconde. Je me disais que si je pouvais accomplir le travail de cinq personnes, j'aurais, à mes quatre-vingts ans, rendu soixante ans de services aux autres et à cinq fois soixante ans, j'aurais fait de ma vie « une vie de trois-cents ans ». Aujourd'hui, j'approche les quatre-vingt-dix ans et l'on peut dire que, durant soixante-dix ans, je me suis efforcé de réaliser cet idéal de « faire de ma vie une vie de trois-cents ans ». Car ces trois-cents ans ne viennent ni de l'attente, ni de l'opportunisme, mais bien plutôt de notre effort personnel.

Parlons de l'écriture : en général, les gens écrivent mille à deux-mille mots par jour ; moi, je

me suis entraîné depuis ma jeunesse, à écrire dix à vingt-mille mots par jour. Sauf quand je dois tenir compagnie aux visiteurs, il me faut seulement cinq minutes, dix tout au plus, par repas et ce, pour gagner du temps. Certains prennent des heures pour lire un journal : moi, je le fais en cinq minutes. A d'autres il faut des mois pour lire un livre et moi, je peux en lire plusieurs en une journée. Dernièrement (en avril 2015), le Bibliothèque Jianzhen et la pagode ancestrale Dajue ont organisé en commun l'« Exposition universelle sur la nourriture végétarienne ». Leurs préparatifs ont commencé un mois avant, des dizaines de personnes se sont réunies à maintes reprises pour se consulter et discuter. Avec moi, il aurait fallu deux ou trois personnes et l'on aurait bouclé le projet en deux ou trois jours. Mon opinion est qu'il faut agir avec simplicité, car il est inutile de gaspiller du temps.

Tang Bohu a écrit un poème en forme libre, en langue populaire, pour décrire la brièveté de la vie, exprimant ainsi les regrets de tant de gens, du passé au présent :

*Vivre soixante-dix ans est chose rare,
J'ai soixante-dix ans ! Comme c'est surprenant !
Durant les dix premières années, j'étais un
petit enfant,*

*Et les dix dernières années, je suis usé par
l'âge.
Entre elles, il en reste cinquante,
Mais la moitié est passée dans le sommeil.
En fin de compte, je n'ai vécu que vingt-cinq
ans,
A supporter tant de courants impétueux et
d'afflictions.*

La vie est précieuse. Il faut bien utiliser chaque minute et chaque seconde

Ainsi, la durée de vie dont nous pouvons profiter est vraiment limitée. Néanmoins, si l'on comprend le vrai sens de la vie on pourra, sur un autre niveau, en étaler la valeur impérissable. Une seule semence du figuier des banians peut se développer en arbres géants, pouvant couvrir plusieurs hectares. Celui qui a vraiment compris la valeur de la vie ne subit pas la limitation du temps et de l'espace.

Mon idée de faire de notre vie « une vie de trois-cents ans », a essentiellement pour objectif d'encourager le monde à être diligent, bien aménager le temps et ne pas gâcher la besogne. Pour moi, le temps passe vite et ne revient pas : « l'attente » est le tueur à gages de la vie. Même pour balayer le sol, laver la vaisselle ou nettoyer la table : le faire

lentement est aussi un gaspillage de temps. Quand j'étais en charge des travaux ménagers, le simple fait d'enlever les poussières me prenait pas mal de temps tous les jours. Alors, j'ai élaboré un plan : il suffisait de passer le plumeau une fois par jour et d'attendre deux ou trois jours pour faire un nettoyage complet à l'eau. Ainsi, non seulement je gagnais du temps mais tout restait toujours propre.

En règle générale, quand je lisais un livre, je ne commençais pas par la première page, mais par la dernière : Connaissant le dénouement, je pouvais saisir le thème du livre et le finir rapidement, y compris en sautant quelques pages. De même quand on lit les sūtras, on peut lire d'abord les passages qui sont immédiatement compréhensibles : il n'est pas nécessaire de suivre l'ordre.

Durant la période où j'étudiais à Qixia, les entraînements les plus intenses pour moi, furent les six à sept années de service au réfectoire. A l'époque, quatre à cinq-cents personnes vivaient au monastère. Au moment des repas, chaque département venait chercher sa part à la cuisine, mais les disciples du collège bouddhiste, ceux de la salle de méditation et de la salle de récitation du nom de Bouddha, devaient absolument prendre leurs repas au réfectoire, ce qui donnait souvent un total d'environ cent-cinquante personnes. L'heure du déjeuner

était fixée à midi, mais le responsable de la discipline ne nous laissait entrer dans la salle qu'à 11h45. Comme nous n'étions que quatre pour tout préparer, il nous fallait donc nous hâter. L'un de nous était chargé de donner le signal et, comme le monastère était vaste, il devait faire le tour de tous les bâtiments pour annoncer l'heure du repas. Un autre mettait la table après l'avoir lavée, et les deux autres allaient à la cuisine pour prendre la nourriture. En somme, nous nous partagions le travail à quatre : il fallait donc nous activer le plus possible. Actuellement, à Fo Guang Shan, non seulement, ils arrivent trente à quarante minutes à l'avance au réfectoire, mais de plus, ils sont des dizaines à se regarder l'un l'autre. Quel gaspillage de temps et de vie !

Souvent, quand tout le monde commençait à chanter le « mantra de l'offrande », je préparais ma part à la place des serveurs ; ainsi, quand le chant se terminait, la nourriture était un peu refroidie et je mangeais en même temps que tout le monde. La plupart du temps, je terminais mon repas avant que les autres commencent à redemander. Alors, je me levais pour continuer à les servir. Certains maîtres de discipline ne nous autorisaient pas à nous remettre au travail avant le chant de la « gāthā de la fin du repas » ; mais, avec ceux qui nous donnaient la permission, notre record habituel était que, quand

le chant de la « gāthā de la fin du repas » s’achevait, nous avons terminé notre repas, la vaisselle et le nettoyage. Nous pouvions quitter les lieux en même temps que les autres. C’est en procédant ainsi que je m’efforçais de gagner du temps.

Gérer le temps en dépassant les limites extrêmes de la vie

Le directeur des affaires générales de l’Université Chenggong de Kaohsiung – le Professeur Yan Lu – est un spécialiste des Sciences naturelles, aussi l’avons-nous invité à venir donner cours au collège bouddhiste Shoushan. Son cours s’appuyait toujours sur un tableau illustré et il arrivait toujours à traiter la dernière ligne du tableau juste au moment de la sonnerie...C’était vraiment impressionnant.

Un jour, je lui demandai quel était son secret et il me répondit qu’il n’était pas, à l’origine, professeur d’université, puisqu’il était ingénieur des Mines à l’âge de vingt-six ans. À l’époque, selon les règlements du ministère de l’Education, un ingénieur officiel équivalait à un professeur officiel. Un jour, l’université l’invita à donner un cours : il avait préparé son sujet durant plusieurs heures or, en vingt minutes, il avait fait le tour de ce qu’il avait à dire. C’est pourquoi il pensa qu’il devrait s’entraîner

assidûment. Il acheta donc un miroir pour examiner ses gestes et ses expressions, évalua le nombre de mots qu'il prononçait en une minute et la quantité de principes qu'il pouvait interpréter durant une classe de cinquante minutes. Il s'entraîna ainsi durant deux ans et finit par atteindre son but. Sa méthode d'enseignement était de mettre la matière d'un cours sous forme de tableau, de manière à pouvoir le développer en un temps limité, quel que soit le cours : sciences mécaniques, électricité, chimie, etc. Le contenu était très riche de substance et plaisait beaucoup aux étudiants, ce qui lui valut de devenir un professeur renommé de l'époque. A vrai dire, cette merveilleuse méthode d'enseignement était due à la capacité qu'avait le Professeur Yan de bien gérer le temps. Comment un professeur qui sait bien gérer le temps ne réussirait-il pas ?

Un jour, un haut fonctionnaire japonais demanda conseil au maître Zen Takuan Sōhō : « Ma fonction est vraiment lassante : tous les jours, je dois écouter des compliments qui sont d'une grande monotonie. Cela m'ennuie tellement que j'ai l'impression que la journée ne finira jamais ! Maître ! Que dois-je faire pour faire passer ce temps ? »

Maître Takuan Sōhō lui répondit : « Ce jour qui passe ne reviendra pas : un pouce de temps vaut un pied de trésors. »

En effet, le temps est un apport spirituel, pour celui qui sait le gérer, car il est capable de laisser aller librement son cœur, du passé au présent. Par contre, la vie de celui qui ne sait pas gérer le temps, est souvent simpliste, minuscule et limitée.

Vivre, c'est entrer en compétition avec le temps. Pour développer les énergies potentielles de l'homme, le Comité International Olympique organise des compétitions comprenant des épreuves de saut en hauteur, saut en longueur, course à pied, etc. l'objectif étant de mener l'homme « plus vite, plus haut, plus loin et plus fort ». Regardons notre monde : c'est effectivement une scène où se manifeste la force vitale. Même un petit brin d'herbe a compris qu'il faut s'efforcer de pousser à travers les rochers pour recevoir le baptême de la pluie et du soleil. De même qu'une plante grimpante s'efforce, pour prolonger sa vie, de grimper vers le haut des murs et de se baigner dans le vent. C'est pourquoi, je pense que celui qui sait s'efforcer à temps, possède à l'instant même « une vie de trois-cents ans ».

Quand j'avais quatre-vingts ans, j'en possédais déjà trois-cents. Maintenant, je m'approche de mes quatre-vingt-dix ans et j'ai dû dépasser mon objectif. Mais je continue à m'efforcer et, comme on dit : « être un jour bonze, c'est sonner un jour la cloche », pour m'encourager à devenir comme Amitabha et mener une vie transcendant le temps et l'espace.